

Robert Walser

« Mais enfin, ces poètes, ils ne vivent pas seulement de leur enthousiasme »

Ce livre d'un poète qu'il venait de recevoir 1925

« Savez-vous, mon cher monsieur », lança-t-il à son poète, « qu'avec votre livre, vous m'en avez en quelque sorte par trop imposé. Trop, d'abord, parce que ses effets se sont dissipés trop tôt. J'aurais souhaité de votre part un peu moins de verve, car nous vivons aujourd'hui dans une époque et dans un monde appauvris, qui soupèsent scrupuleusement le pour et le contre, et sont de ce fait assez craintifs. Bien entendu, au cours de ma lecture, vos envolées poétiques m'ont inspiré le plus grand respect. Mais je vous avouerai qu'avec mes yeux, il y a dans les effusions et la musique si audacieuses de votre esprit quelque chose de dépassé, de crépusculaire. J'y déplore l'absence du petit, du quotidien, dont le fourmillement produit un reflet du monde, car n'est-ce pas, cher monsieur, aujourd'hui, brusquement, nous sommes tous devenus très petits. Nous sommes tous tellement bouleversés par la ruine de toute grandeur que nous nous méfions des tonalités emphatiques, ce qui ne m'empêche pas, bien sûr, de beaucoup vous respecter, mais ne me dispense pas non plus de vous blâmer, du moment que vous préférez nous séduire plutôt que nous conduire à travers nos jours si chargés de préoccupations, car pour ça, oui, nos journées sont pleines de questions préoccupantes. Voilà pourquoi les poètes doivent écrire avec une certaine sollicitude, tels des éducateurs ou des administrateurs, ou tels des espèces de parents, donc pas de façon trop aventureuse. Pour votre part, oh je n'en doute pas, vous avez été et vous restez un aventurier du mot, un navigateur sur l'océan de la langue, et vous êtes de ce fait, bien sûr, un beau poète, en même temps peut-être que vous êtes dangereux pour vos lecteurs, vos admirateurs auxquels vous donnez, avec les somptueux atours de votre expression, une quantité d'espoirs que la réalité, cependant, se charge aussitôt de réduire à néant. Monsieur, ne feriez-vous pas mieux, quand vous écrivez, de parler plutôt que de psalmodier, comme investi d'une mission, tel un berger s'adressant à ses ouailles ou tel un missionnaire exhortant des esprits égarés, alors que nous autres, nous savons exactement à quoi nous en tenir, sur notre propre compte et sur le monde dans lequel nous vivons, chacun sait qu'il faut gagner son pain, et qu'aucune belle parole n'est en mesure d'abolir cette contrainte. Dans l'une de vos tirades, vous parlez de la grandeur, du caractère sacré de l'existence du poète. Mais enfin, ces poètes, ils ne vivent pas seulement de leur enthousiasme, tout de même, tout comme les amoureux ne vivent pas seulement leur amour, ni les beaux de leur beauté, ni les bons et les loyaux de leur bonté et loyauté, et si les bien-pensants n'avaient pas toute subsistance que leurs bonnes pensées, ils n'auraient plus qu'à mourir, vous le comprenez aussi bien que moi. »

*

Extrait de *Habiter poétiquement le monde, Anthologie manifeste*, conception, choix des textes et avant-propos de Frédéric Brun, Poesis, 2016 et octobre 2020 (pages 166-167).